

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 6

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : le Paris des nouveaux-débarqués
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Découvrir ce qui est nôtre !

Le Paris des nouveaux-débarqués

par C.-F. Landry

Je ne sais qui a dit que l'on n'était jamais mieux trahi que par les siens... Mais ce devait être un profond connaisseur des humains.

Je feuillette un livre paru en 1821, à Paris et à Genève, qui s'appelle *Lettres diverses recueillies en Suisse*. Il y a, là-dedans à boire et à manger. On devrait toujours, lorsqu'on dispose d'un peu de temps, feuilleter ces ouvrages tombés en oubli : ils sont d'une actualité... !

Changez les noms, et vous aurez des gens de 1951.

Madame Necker écrit à divers amis, en Suisse. La joie qu'elle a d'être à Paris, je vous la laisse imaginer. Non qu'elle en parle. Elle fait mieux : elle décrie son pays.

Cela se fait par fines touches. Il est vrai, si je ne m'abuse, qu'elle est une Curchod, et qu'elle enfantera, dans le même temps qu'elle écrit ses billets, la trop fameuse Madame de Staël.

« ... mille remerciements pour les soins que vous avez pris relativement à la famille Calas, je n'espérais pas beaucoup de ma tentative et je la fais par devoir, plus que par réflexion, *je sais combien les préjugés ont de force quand ils favorisent l'intérêt personnel*. L'Angleterre même ne nous a pas été plus favorable que Lausanne ; mais Genève, la France et l'Allemagne ont souscrit avec assez de générosité. »

Ça n'a l'air de rien, cet « intérêt personnel qui empêche de soucire ! » Enfin, cela veut dire que Lausanne n'a pas marché plus que l'Angleterre. Les auteurs de collectes en ont de bonnes :

ils se font juges de ceux qui ne sont point leurs dupes.

Autre morceau : « ... ces feuilles ont un mérite pour ma patrie, qui devient un défaut à Paris : on ne juge des choses que par le point de vue où l'on est. Lausanne est un petit séjour, on ne conçoit pas qu'on puisse mettre de l'importance à ses usages, à ses ridicules, passe encore pour ses mœurs, on vous le pardonnerait ; mais l'on rit quand on voit les Lausannois qualifiés de peuple aimable et frivole. Vous savez que c'est l'épithète que l'on donne aux Français depuis longtemps... » (Chochotte ;)

Qu'est-ce que cela prouve ?

Et encore : « ... si vous vous donnez la peine, avec Monsieur de Brenles, de revoir les feuilles... ce sont quelques expressions de province qui blessent à Paris, parce qu'elles sont inusitées, on ne dirait pas ici *des bandes de femmes* et *des doses d'agrément*, cette dernière image n'est pas assez agréable pour en faire une métaphore. »

Ça devait arriver. On sentait ça. Il fallait que l'éternel côté « pion » des nouveaux Parisiens-de-Suisse-Romande se fît jour. Le reniement du langage d'ici, de ses tournures. Eh ! pourquoi voulez-vous que tout le monde dise de même, de Fribourg à Bordeaux, de Sion à Dunkerque ?

Vous pouvez vivre en France durant des années et des années, dans une province (au sens vrai du mot) ou dans une autre, ces gens-là acceptent leurs locutions pour bonnes. Ils ne s'en font ni honte ni gloire. Ils SONT PARCE QU'ILS SONT.

Et quand on a vu le paysan, où qu'ils soit goguenarder Paris... on perdrait l'habitude, si même on l'avait, de dire « A Paris ci, à Paris ça... » ,

Non que j'en aie à Paris, qu'on se comprenne bien. J'en ai à tous ces méchants lampistes qui, sitôt qu'on les pré-

lève au dépôt de Perpignan, de Lille (de Lausanne aussi, puisque tel est notre exemple d'aujourd'hui) pour les mettre lampistes à Paris (parce qu'il en faut aussi et qui nettoient les lampes tout comme à Perpignan, Lille ou Lausanne...) SE CROIENT DEVENUS DES DEMI-DIEUX.

BILLET DE RONCEVAL

De la belle musique

Pour dire que c'était beau, c'était plus que beau : c'était du moderne ! Aussi, on se demande bien quelle idée nous a traversé la cervelle, quand on s'est aiguillé dans cette sorte de restaurant.

Il faut dire qu'on ne connaît pas bien les restaurants dès qu'on sort de son canton : on était allé avec le Ski-Club, quelque part dans l'Oberland, rapport aux pistes modèles, pour organiser notre grand concours, en février. Alors, entre deux trains, on était tout seuls et, comme on n'aime pas les salles d'attente, on a visé cette usine à musique de mort subite.

Il y avait des lumières, des belles, de quoi changer la plus vieille maman en une vedette d'Hollywood. Il y avait un monde fou, oui ! c'est ça, et même un peu plus, et tout ça se frictionnait par deux, avec des airs d'avoir trépassé l'avant-hier, au son d'un détertin de l'autre monde.

Le programme indiquait une chapelle de cows-boys : tout à fait drôle d'église, plutôt de la dissidence ! Sûr que les instruments ressemblaient aux nôtres, mais c'était dans le mode d'emploi que ça différait ! Au piano, un gaillard en petite culotte, avec une chemise verte, un chapeau d'éclaireur. Il avait une cartouchière sur le bréchet, et, à portée de main, une grande pétoire à six coups. Un petit gros court soupirait dans une grande pipe à musique, pendant qu'un complice cha-

touillait une guitare et un autre pétrissait une renifle qui n'en finissait plus. Derrière, un grand sec, à l'air cauteleux, faisait un tintamarre du jugement dernier avec une entreprise de démolition en tous genres.

On est assez porté sur la musique chez nous, d'ailleurs on a des orgues, un club d'accordéonistes et une fanfare sans peur et sans reproches. Mais là, de vrai, on ne pouvait plus reconnaître une note dans cette espèce de papette avec ces hoquets, ces hurlements. Pour ajouter encore à la joie des agités, le préposé au piano tirait de temps en temps un chargeur à blanc, tandis que le tapageur remuait comme un damné dans son attirail.

On ne pouvait plus souffler, il n'y avait pas moyen d'obtenir une boisson, à part du whisky (seulement, quand on a bu ça, il ne faut plus se lever... !) Rester là, avec cette soif, on ne se sentait pas le cœur : aussi, on est sorti, on a filé au Buffet de la Gare. Ça avait beau sentir le vieux cigare au Gottlieb de la porcherie : là, on se sentait chez nous ! on a pu trouver la moindre à boire. Et il y avait un silence à entendre soupirer une punaise...

Autrement, bon voyage, après ce petit saut chez les excités du XXe. Et notre concours de ski fera parler de nous.

St-Urbain.